

RENCONTRE

Maître

Lee Moon-Ho

De tous les monstres sacrés du taekwondo, grands maîtres coréens élevés au grade de 9^e Dan, Lee Moon-Ho est indiscutablement l'un des plus prestigieux.

On dit de lui qu'il a inventé le taekwondo moderne, distinct de l'art martial traditionnel. De ce point de vue, si le taekwondo, « sport moderne », est devenu discipline olympique, Lee Moon-Ho a apporté sa pierre à l'édifice.

On dit qu'il a été un incomparable compétiteur dans son pays d'origine. N'a-t-il pas accumulé 12 titres nationaux en Corée, dans les années 60, avant de diriger l'équipe coréenne championne du Monde en 1973... puis l'équipe de France, de 1980 à 1988 ?

Le magazine de la FFTDA se devait d'aller à la rencontre de cette légende vivante du Taekwondo, établi depuis 30 ans à Nantes, une ville qu'il aime et où il continue à servir sa discipline, à travers le « Lee Moon-Ho Dojang » et dans la région Pays de la Loire, en qualité de CTR.

Une rencontre effectuée par deux fidèles élèves et amis du Maître, Eric Végas Dangla, un formateur de valeur et Bernard Gaillard, un des premiers combattants de l'histoire de l'équipe de France, aujourd'hui président du CRT Pays de la Loire. C'est lui qui a accueilli Me Lee Moon-Ho à son arrivée en France, en 1977.

Deux hommes passionnés qui ont vu dans la réalisation de ce sujet une chance de témoigner leur admiration, leur amitié et leur reconnaissance à Maître Lee Moon-Ho.



Le Maître en toute sérénité, dans son jardin de Loire-Atlantique auquel son épouse Myung-Hwa a donné un parfum de la Corée.



Aux sources

Depuis plusieurs années déjà, nous voulions rencontrer Me Lee Moon Ho, sans doute le plus discret des maîtres coréens vivant en France. Presque inconnu de la jeune génération des compétiteurs français, il est pourtant l'un des premiers combattants légendaires de la Corée, celui qui a révolutionné le combat moderne.

- Pour les plus jeunes qui ne vous connaissent peut-être pas, Maître Lee, qui êtes-vous ?

« Je m'appelle Lee Moon-Ho. Lee est mon nom de famille, Moon-Ho est mon prénom. Je suis né le 16 mai 1946 en plein centre de Séoul. J'ai commencé le taekwondo en 1958 au collège. Tout petit, j'avais vu une démonstration impressionnante avec mon père et j'ai su que c'était ça que je voulais faire. A l'époque cela s'appelait le Tang Soo Do, avant de devenir plus tard le taekwondo. J'ai commencé là... et j'ai continué jus-

qu'à ce jour. »

- Cela fait donc 49 ans que vous faites du taekwondo !

« En 1959, le recteur de l'école a interdit ce sport, car il était trop dangereux. J'ai donc pratiqué le hapkido et, en parallèle, le judo. Mais j'ai continué à m'entraîner au taekwondo tout seul. Trois ans plus tard, le taekwondo a été à nouveau autorisé, alors que j'étais lycéen. »

IL KYŌK PIL SÂL

- Quand avez-vous commencé le combat de compétition ?

« En 1961, mais il ne s'agissait que

Palmarès

- 12 titres nationaux en Corée du Sud.
- Capitaine de l'équipe de l'Université Sung Kyun-Kwan.
- Entraîneur de l'équipe de Séoul pour les Jeux Nationaux de Corée.
- Entraîneur de l'équipe nationale de Corée lors des premiers Championnats du Monde 73.
- Professeur à la Séoul National University.
- Entraîneur de l'Equipe de France de 1980 à 1988.
- Entraîneur de l'Equipe de France aux Jeux Olympiques de Séoul 88.

En 1964, le légendaire Pandé Dolyo Tchagui, inventé et exécuté par le jeune champion Lee Moon-Ho. Cela cause effectivement des ravages.

Plus de 30 ans plus tard, toujours alerte, sous le regard du Grand Bouddha.



ces du combattant

de regroupements publics. J'ai fait ma première compétition officielle début 1962. C'était la naissance de la compétition. A l'époque on ne portait que le plastron en bambou. Nous combattions en plein air sur une estrade avec les spectateurs en contrebas. Souvent les combattants tombaient sur le public (rires). Parfois, c'était celui qui frappait qui se faisait esquiver et qui tombait de l'estrade. Comme c'était le début des combats avec plastron, les combattants ne savaient pas trop comment faire. A l'époque l'esprit c'était « un, c'est pour tuer ». Ils cherchaient la victoire en un coup, en y mettant toute leur puissance. »

Bernard Gaillard : « Il Kyôk Pil Sâl... »

« C'est cela ! Un coup pour tuer ou un coup, une vie... »

- C'était votre esprit également ?

« Non. J'avais d'ailleurs arrêté le judo

et le hapkido parce qu'ils portaient trop au contact. J'aimais bien combattre décontracté et piquer quand j'en avais besoin. Bien sûr, je frappais sec, mais je ne cherchais pas le coup unique. »

- Vous ne vous arrêtez pas à la première frappe ?

« Non, la plupart de mes adversaires cherchaient « Il Kyôk Pil Sâl ». Il me suffisait de faire un retrait de dix centimètres et ils perdaient leur équilibre. Après j'avais tout le temps de placer n'importe quelle technique spectaculaire. »

- N'était-ce pas un état d'esprit ?

« Oui, comme dans le karaté ancien. L'art martial c'est cela : ne pas utiliser deux ou trois techniques, mais une seule technique mortelle. Mais avec le plastron et l'arbitre, on ne peut pas le faire, alors qu'en civil et sans protection, c'est possible. Cela change un peu... A l'époque

les combattants frappaient sec, mais sur un adversaire qui ne bougeait pas. Dès qu'ils avaient la bonne distance ils frappaient. Mais si l'adversaire esquivait, ne serait-ce qu'un peu, ils n'arrivaient pas à le toucher. En compétition de karaté aujourd'hui, on peut gagner avec un seul coup (« Pan ! ») parce que l'adversaire n'a pas bougé. C'est la grande différence entre le karaté et le taekwondo. »

- Beaucoup disent que c'est vous qui avez inventé la plupart des « steps », des déplacements et des esquives en taekwondo...

« Oui, ça je peux le dire. J'ai été le premier à utiliser les déplacements en compétition. Ceux qui sont honnêtes reconnaissent que c'est moi qui ai commencé. Si cela m'était facile de gagner à l'époque, c'est parce que les combattants ne savaient pas encore se déplacer.

Imaginez un boxeur qui n'aurait pas bougé face à un Mohamed Ali... »

- Vous avez douze titres nationaux à votre palmarès. Comment se passaient les compétitions nationales ?

« J'ai gagné 12 fois les Championnats nationaux individuels, sans compter les rencontres par équipe. Ce n'était pas comme aux débuts des Championnats de France, où tout le monde pouvait se présenter, en raison du peu de combattants. En Corée, il fallait d'abord passer par les sélections à Séoul, avant de disputer les titres nationaux. »

- Et à l'époque, il n'y avait pas de catégorie de poids ?

« Si, il y avait des catégories de poids, mais peu. En individuel, il y en avait 4 et puis plus tard 7, comme en boxe. Il y avait une formule par équipes de 5, où chaque équipe alignait ses combattants en secret sur

RENCONTRE

Ils parlent de Me Lee Moon-Ho...

Dr Paul Viscogliosi

(président d'honneur de la FFTDA)

"Lee Moon-Ho est pour ainsi dire un révolutionnaire de la discipline. Il est présenté comme celui qui a été à l'origine du Taekwondo moderne, avec des qualités personnelles exceptionnelles. Il a marqué les esprits comme combattant, avant d'être le coach de l'équipe de Corée aux premiers Championnats du Monde. Tout le monde reconnaît Lee Moon-Ho comme un grand technicien du combat. Entraîneur de l'équipe de France dans les années 80, il n'a pas eu à l'époque les meilleures conditions de travail. Je pense que si il avait pu évoluer dans le contexte actuel, chapoté par un DTN comme Philippe Bouédo, il en aurait profité au mieux. J'ai gardé de très bons rapports avec cet homme, dont on ne peut qu'apprécier la gentillesse."

► une liste. Le jour de la rencontre, on ouvrait les enveloppes et c'était la surprise. On ne pouvait plus changer. Parfois, il y avait 20 cm et 50 kilos de différence entre deux combattants. »

- Vous est-il arrivé de combattre contre plus grands ?

« Ah, oui, bien sûr ! (rire) Ils étaient souvent beaucoup plus grands. Mais à l'époque, il y avait peu de combattants de 100 kilos. Même avec le plastron en bambou, il était encore possible de gagner face à n'importe qui. Aujourd'hui, avec les protections modernes, ce ne serait plus possible. C'est le grand qui gagne. A l'époque, il n'y avait pas de protections. Si on avait une très bonne technique, on pouvait gagner. C'était beaucoup plus spectaculaire qu'aujourd'hui, où l'important est de marquer le point. Mais on ne peut pas critiquer les combattants. Ce sont les protections et les règlements des compétitions qui ont transformé le taekwondo en sport. Aujourd'hui, par exemple, les points dans le dos comptent. Alors, pourquoi prendre le risque de tenter un mouvement retourné ? Il va falloir faire très attention, car le sport n'est rien sans spectateurs. Si un combattant est champion du Monde et que personne ne regarde, cela ne sert à rien. Il faut intéresser les spectateurs et pas seulement les pratiquants. Pensez-y ! »

- Quel est votre plus beau souvenir en combat ?

« Pas le plus beau, mais le plus difficile, c'est alors que je combattais en -63 kg. Mon aîné a voulu que je passe en -58 kg, pour laisser la catégorie à un camarade. C'était en plein été, il faisait très chaud... Je n'avais pas le droit de boire ni de manger. Ce fut très dur, un mauvais souvenir en fait... mais j'ai gagné quand même (rire). »

- Parlons d'un autre combattant légendaire en Corée, Jong Kook Hyun...

« On ne peut pas faire de comparaison. Ce n'est pas du tout la même génération. Si vous voulez, lui c'était

le champion du taekwondo moderne, moi j'étais juste le champion du taekwondo « bambou » (rires). En plus, lui a été 4 fois champion du Monde, alors qu'à mon époque, les Championnats du Monde n'existaient pas. Par contre, ce dont je suis très fier, c'est que les déplacements que j'ai inventés, sont ceux avec lesquels on combat aujourd'hui. Il n'y a pas eu d'évolution. Par exemple, Pandé Dolyo Tchagui reste la technique la plus efficace. Ce n'est pas une technique dépassée. C'est simplement que peu de combattants savent s'en servir. Ils n'ont pas le bon timing. »

PANDÉ DOLYO TCHAGUI

- Parlez-nous un peu de Pandé Dolyo Tchagui (coup de pied retourné circulaire au visage). Comment l'avez-vous inventé ?

« Au début... ce fut par peur. Je savais déjà esquiver, feinter, changer de garde pour voir la réaction de l'adversaire. A l'époque, nous étions très respectueux. Quand nous combattions nos aînés aux Chung Do Kwan, nous ne pouvions pas les frapper vraiment. Aussi, j'étais obligé d'esquiver. L'instructeur de l'époque combattait contre moi. C'était très engagé physiquement. Sur une esquivé, je suis parti en contre, alors que j'étais vers l'arrière... et c'est parti tout seul : Pandé Dolyo Tchagui. Je l'ai appelé comme ça parce que c'est un coup de pied circulaire (Dolyo Tchagui), mais à l'envers. »

- Vous l'avez donc découvert par hasard ?

« Tout à fait par hasard ! Bien sûr, après je l'ai travaillé. Le premier que j'avais fait par accident, était parfait. C'était spontané. Mais quand j'ai voulu le répéter, c'était très dur. J'étais souvent par terre (rire). J'ai travaillé Pandé Dolyo Tchagui pour la compétition. On m'a vu le faire dès 1962 en combat officielle. Mes adversaires n'osaient pas attaquer. Même si je feintais, ils n'osaient pas. Ils avaient peur... »

- Comment avez-vous réagi



Un jeune champion national de 18 ans fier de son diplôme.



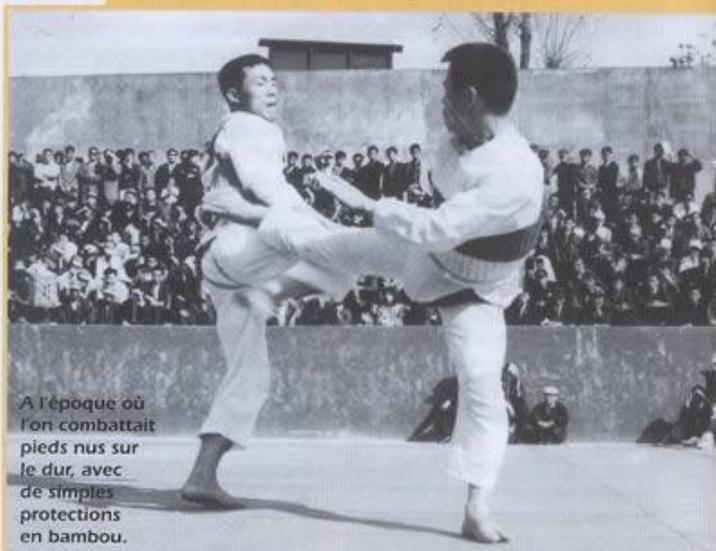
Aux côtés de Philippe Bouédo, premier médaillé français des Championnats du Monde en 1982.



Entre Me Lee Moon-Ho (à dr.) et Me Lyuh Sung-Koo (à g.), que de visages reconnaissables parmi lesquels ceux de Bouédo, Huo Yung-Kai, Della Nègra, Frézouls, Coleux et un certain Piarulli.



Avec l'équipe de France aux Championnats d'Europe 1986. De gauche à droite : Valy Chindavong, José Rocamora, Philippe Bouédo, Paul Viscogliosi, Monique Lasbat, Franck Cribaillet, Me Lee Moon-Ho, Brigitte Evano, Hubert Sinègre, Me Lyuh Sung-Koo et Jean Masini.



A l'époque où l'on combattait pieds nus sur le dur, avec de simples protections en bambou.

Déjà apte à exécuter le fameux ciseau à la tête.



Le 1^{er} mars 1975, Me Lee épouse Myung-Hwa, une des plus jolies femmes de Séoul. « Elle était très courtisée... cela m'a valu pas mal de galères », s'amuse-t-il aujourd'hui.

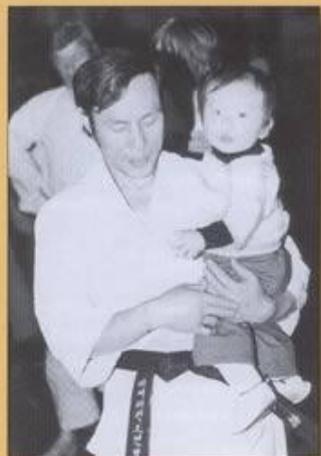


Le mariage du fils. Le 21 juillet 2007, Lee Soo-Hyun épouse Laurence, pour la plus grande joie de M. et Mme Lee.



Coach de l'équipe de Corée, vainqueur des 1^{ers} Championnats du Monde de taekwondo en 1973.

Retour aux sources, 30 ans plus tard, dans un village traditionnel de Corée.



Avec ce fils de 8 mois qui l'a rejoint en France avec sa maman. « A leur arrivée, ma femme me l'a tendu, je l'ai pris dans mes bras et il m'a souri. Cet instant, je ne l'oublierai jamais. »

quand vous avez vu Bruce Lee, dans les années 70, faire Pandé Dolyo Tchagui à l'écran ?

« Je n'étais pas trop impressionné. Je l'avais vu à Séoul. Il manquait de vitesse et de hanches. Ce n'était pas encore tout à fait ça. Là où j'ai été surpris, c'est lorsque j'ai vu le public français l'acclamer dans le cinéma. D'un point de vue technique, ce n'était pas vraiment Pandé. Il partait jambe tendue sans placer ses hanches. C'est pourquoi il manquait de vitesse. Mais pour ceux qui le voyaient pour la première fois, c'était impressionnant. C'était pourtant dix ans après moi. Je ne sais pas qui lui a appris cela. »

- Sur une photo des 1^{ers} Championnats du Monde en 1973 à Séoul, on voit les combattants coréens vous porter en triomphe. Comment êtes-vous devenu coach de l'équipe de Corée ?

« C'est la Fédération qui m'a choisi. J'ai entraîné les Coréens environ 8 mois. Mais au début, ce n'était pas tous les jours. Le dernier mois, ils dormaient et mangeaient sur place. Le Kukkiwon était en construction. Il n'y avait même pas de toit. On s'entraînait pendant les travaux. J'y suis retourné récemment, je n'ai rien reconnu. Il y a des immeubles tout autour. Lors de ces Championnats du Monde 73, il y avait une équipe de 5 et deux catégories individuelles : les lourds et les légers. Nous avons tout gagné. Dix-neuf nations étaient représentées, dont la France, emmenée par Me Lee Kwan Young. »

- Pourquoi êtes-vous venu en France ?

« J'ai toujours voulu voyager, voir comment les gens vivaient ailleurs. A l'époque, la vie était très dure en Corée. Tout le monde rêvait de partir. Moi, je voulais aller aux Etats-Unis, mais je n'ai pas obtenu le visa. J'avais promis aux parents de mon épouse, Myung Hwa, de partir à l'étranger. Dès que j'ai eu l'opportunité de venir en France, je l'ai saisie. »

- Racontez nous vos débuts en France...

« Ce fut très difficile à cause de la langue. Bernard (Gaillard) était le

seul à parler anglais. Je ne pouvais parler qu'avec lui. Je me sentais très seul. A l'époque, je vivais en France avec un visa d'étudiant. Lorsque la préfecture m'a refusé la carte de séjour, mes élèves ont adressé une pétition au président Giscard d'Estaing, qui est intervenu pour moi. Pour rester indépendant, j'ai commencé à travailler la nuit. Je n'ai jamais voulu faire de business avec le taekwondo. »

- Vous avez entraîné l'équipe de France pendant 8 ans. Comment était-ce au début ?

« Au début, c'était un peu n'importe quoi. Les bases des mouvements et des déplacements n'étaient pas encore acquises. Il a fallu d'abord enseigner les appuis et corriger les techniques. Il était encore trop tôt pour parler de stratégie ou de tactique. Coach, je devais souvent me contenter d'une consigne toute simple. Ca m'a été reproché plus tard. A l'époque on ne regroupait l'équipe de France que trois semaines avant une compétition importante. J'étais cent pour cent bénévole. J'y mettais de mon temps et souvent de mon argent aussi. Mais si les résultats étaient mauvais et que quelqu'un me critiquait, je pouvais l'envoyer promener ! Maintenant ce ne serait plus possible... »

- Les figures marquantes de l'équipe de France de l'époque ?

« Philippe Bouédo, Franck Cribaillet, Alain Mollé, Brigitte Evano, Michel Della Negra, Patrick Stanczak, Roger Pianulli, Jean-Michel Laigle, Bernard Gaillard, Jean-Yves Cholet, Angelo Bonadei, Serge Grimaud, Valy Chindavong, Hubert Sinègre, Mounir Boukrou, Eric Pérez, José Rocamora, Yan Frézouls, Patricia Reynolds, etc. »

- Votre meilleur souvenir de coach ?

« Lorsque Philippe Bouédo a terminé 3^e aux Championnats du Monde 82 à Guayaquil. C'étaient les premiers résultats officiels de la France en compétition internationale. Après il y a eu, bien sûr, Brigitte Evano et Franck Cribaillet, qui ont été les premiers Français champions d'Europe, en 1986. Puis il y a eu les Championnats du

Ils parlent de Me Lee Moon-Ho...

Michel Della Negra

(entraîneur national, médaillé aux Championnats du Monde 1983)

« J'ai eu Maître Lee Moon-Ho comme entraîneur pendant 8 ans, en équipe de France. C'était un très bon pédagogue, très calme. Il ne se mettait jamais en colère et vouvoyait les athlètes. Le seul problème, c'est que tout ce qu'il faisait... nous n'arrivions pas à le faire. Lee Moon-Ho est un technicien hors pair, avec une vitesse d'exécution incroyable. Aujourd'hui encore, à 61 ans, il se déplace comme un chat. C'est un véritable maître. D'ailleurs, en Corée, les gens sont au garde-à-vous devant lui. »

RENCONTRE

► Monde militaires en 87, à Séoul, où Philippe Bouédo a gagné. Il a été accueilli comme une star, avec escorte motorisée et gardes du corps. »

REGARD SUR LES ARTS MARTIAUX

- **Quel regard portez-vous sur le taekwondo et son évolution de 1960 à 2007 ?**

« Le sport ne peut pas être considéré comme un art martial. Les techniques de compétition ne marcheraient pas du tout en art martial. Aussi, un champion sportif ne peut-il pas dire qu'il est efficace en taekwondo. Même si j'ai été avant tout combattant, je pense que le taekwondo sportif est moins intéressant que l'art martial. »

- **N'est-il pas possible de concilier art martial et sport ?**

« Il y a une grande différence. La présence d'un arbitre interdit l'utilisation de certaines techniques qui seraient très efficaces sans règles de compétition. Les gens ne comprennent pas cela. Je dirai aux élèves que s'ils ne sont pas des professionnels du taekwondo, il vaut beaucoup mieux qu'ils maîtrisent un taekwondo général, quitte à se spécialiser plus tard. D'ailleurs, les changements dans les passages de grade Dan vont dans le bon sens, car ils font appel à un taekwondo

plus généraliste. »

- **Que pensez-vous des compétitions en technique ?**

« Je n'en ai jamais vu, si ce n'est en vidéos. Pour moi, il ne s'agit pas de pousés. L'exécution se fait de façon mécanique, comme par des robots. Cela manque de fluidité dans les mouvements. La façon dont les compétiteurs exécutent les techniques montre qu'ils en ignorent le sens. Même le rythme est faux. »

- **A quoi servent les pousés ?**

« Bonne question. Très franchement, je suis un peu trop jeune pour y répondre. Je ne suis pas encore un grand maître. Je ne sais pas encore si les pousés sont applicables en combat. En revanche, les pousés existaient bien avant la compétition actuelle. A l'époque, il était possible d'utiliser ces techniques parce que l'on combattait comme en karaté, en Han-bon keurougui. Il n'existe pas de pousé correspondant au combat actuel. Peut-être que dans 40 ans, si je suis encore vivant, je comprendrai. Cependant, le pousé permet d'apprendre à synchroniser naturellement le mouvement et la respiration. Il enseigne à exploser dans la frappe et à se relâcher après. Il développe la stabilité et l'équilibre et améliore la coordination. Il permet, s'il est pratiqué correctement,



IL FAIT PARLER L'HUMOUR
Le Maître, qui ne se prend pas au sérieux, se livre à quelques acrobaties dans la nature et règle la circulation à sa façon au Mont St Michel.



de bouger plus librement et d'être en bonne santé. On dit en coréen « Kongang Tchejo ». Le sens profond, par contre, je ne peux pas encore vous en parler. Il faudrait demander à Maître Park Hae-Man. »

- **Quelle est votre définition de l'art martial ?**

« Là encore, je suis encore petit. Mais disons que c'est la vie, comme manger ou boire. L'art martial enseigne à réussir, à progresser, à persévérer, pas seulement en taekwondo, mais dans les autres aspects de la vie. Je polis mon art tous les jours. Je ne peux jamais dire que je suis grand. Parfois, j'ai un peu honte de n'être arrivé que là, malgré toutes ces années. Je continue à travailler. Pourtant, je ne suis doué que pour

ça. Et puis, il y a aussi une sérénité qui vient avec la pratique. Les croyants vont au temple ou à l'église pour prier, puis ils vaquent à leurs affaires. Moi, j'aime pratiquer, me concentrer, même tout seul. On n'a pas besoin de partenaire, de tenue ou de salle. Même un mètre carré suffit pour s'entraîner. L'esprit devient vide et libre. »

- **Vous pensez donc qu'il y a une spiritualité à travers les arts martiaux ?**

« Bien sûr. Ils permettent de s'améliorer intérieurement, de s'élever. Au début, on pratique pour apprendre le combat. Mais après, on le fait pour soi. »

- **Et maintenant, à 61 ans, que cherchez-vous ?**

« La santé. Je préfère vivre 15 ans en bonne santé que 100 ans malade. Mieux vivre, ressentir du bien-être et garder, grâce à l'entraînement, ma confiance en moi. Je suis content d'être resté en bonne forme. Je ne cherche pas à être un grand professeur ou enseigner une philosophie. Je suis trop petit pour ça. »

- **A propos de votre façon très spéciale de bouger, que ce soit en combat ou en technique, qui**



Maître Lee Moon-Ho présent au stage des Experts, à Nantes, entre Mamedy Doucra et Myriam Baverel.

Ils parlent de Me Lee Moon-Ho...

Myriam Baverel

(Entraîneur national, médaillée d'argent des JO 2004)

« Je n'ai pas connu Lee Moon-Ho comme entraîneur, mais j'en ai beaucoup entendu parler. Je l'ai rencontré à l'occasion du stage des Experts, à Nantes. Le contact fut excellent. J'ai eu en face de moi quelqu'un qui s'exprime très bien en français, avec beaucoup d'humilité, d'humour et de finesse. Dans sa relation avec ses élèves, il me paraît bon pédagogue et, surtout, très humain. »

Tac au Tac

- **Définissez-vous en deux mots ?**

« L'homme, pas un animal et pas « le Maître ». »

- **Votre plus belle qualité ?**

« La modestie. »

- **Votre plus gros défaut ? (Il soupire)**

« La modestie, car parfois, je peux passer pour un idiot. »

- **La qualité que vous appréciez le plus ?**

« La sincérité. »

- **Le défaut qui vous énerve le plus ?**

« Je n'aime pas les frimeurs. »

- **Le plus beau sport ?**

« Le patinage artistique. »

- **Celui que vous n'aimez pas ?**

« Le sumo ! (rire) Je n'aime pas le corps à corps. »

- **Le plus grand champion ?**

« Lance Armstrong, en raison de son courage face au cancer. »

- **Le N° 1 du Taekwondo mondial ?**

« Le général Choi (se prononce Ché)... mais je ne sais pas si je peux le dire. »

- **Le N° 1 du Taekwondo français ?**

« Celui qui, même champion, sait rester modeste. »

- **Votre technique préférée ?**

« Pandé Dolyo Tchagui. »

- **Votre loisir préféré ?**

« Le golf. »

- **Vos lectures préférées ?**

« Je lis peu en France, mais j'aime le traité de stratégie de l'amiral Yi Soon-Shin, le Go Rin No Sho de Musashi et les grands traités des arts martiaux. »

- **Vos musiques préférées ?**

« Les chansons nostalgiques coréennes, mais également des chansons telles que

« Les feuilles mortes, Tombe la neige... »

- **Vos artistes préférés ?**

« Yves Montand, Adamo. »

- **Le plus beau pays du Monde ?**

« La France. »

- **La plus belle ville ?**

« Nantes. »

- **Et si vous deviez vivre à Paris ?**

« Ce serait à Pigalle. » (rire)

- **Votre plus grand souhait ?**

« Avoir beaucoup de petits-enfants. »

fait penser à une pierre au bout d'un élastique ?..

« S'il fallait l'expliquer en un mot, ce serait l'équilibre. Un déplacement sans équilibre ne permet pas de frapper à fond. C'est tout le corps qui doit rentrer. Il faut exploser à partir de bons appuis et placer tout son corps dans la frappe. « Pâda Tchagui », c'est pareil. On ne peut pas y arriver sans équilibre. »

- Pouvez-vous nous expliquer Pâda Tchagui ?

« C'est le coup de pied parfait. Si on n'a pas confiance en sa vitesse, ce n'est même pas la peine d'essayer, il vaut mieux esquiver. Il s'agit de contrer en arrivant plus vite que son adversaire. Bien sûr, cela implique de sentir l'adversaire avant qu'il ne frappe avec le bon timing, d'avoir la rapidité, les bons appuis et de frapper à fond. Aucun professeur ne peut vous apprendre à déchiffrer votre adversaire. C'est une sensation qu'on doit trouver tout seul. Grâce au taekwondo on arrive à lire dans la tête des gens et devenir ce qu'ils pensent... On peut devenir voyant (rire). »

- Pâda Tchagui, c'est le Zen no Zen japonais. Pensez-vous que certains contres ne sont plus utilisés faute de savoir-faire ?

« Pour faire Pâda Tchagui, il faut accepter le risque. Il faut que ce soit du 50/50. Si les combattants n'y arrivent pas, c'est par manque de confiance. On ne peut réussir qu'en acceptant l'idée du risque. C'est l'esprit du duel au sabre. En un instant, l'un des deux va mourir. Au moins, chez nous, on ne meurt pas... »

- Vous auriez dit dans une interview que « tomber après avoir frappé, ce n'était pas grave »...

« C'est un malentendu. Je voulais dire qu'il fallait tout mettre dans la frappe, quitte à courir le risque de tomber. Il vaut mieux bien frapper et mettre un KO, que garder l'équilibre. Il vaut mieux frapper avec 80 % de son poids, même si on pèse 60 kg, que de frapper avec 10 % de son poids, alors que l'on pèse 100 kg. C'est une question de placement. »

- Quel état d'esprit aviez-vous en combat ?

« Je me suis toujours senti à l'aise. Je montais le premier sur l'aire de combat et je faisais des steps. C'était aussi une sorte de guerre psychologique. Même comme coach de l'équipe de France, je montais sur l'aire de combat pour bouger un peu (rire). Par contre, en compétition, j'avais l'esprit vide et libre. Il ne faut pas se concentrer en combat, sinon ça bloque : il y a un temps entre l'action et la réponse. L'esprit

vide, il n'y a rien entre l'action et la réaction. »

- Pensez-vous que le taekwondo soit efficace en combat réel ?

« Même le karaté ou le judo le sont. Si ça ne marche pas, c'est parce que l'on n'a pas d'expérience. On ne peut tout de même pas organiser des combats de rue. Le combat réel est très différent de l'entraînement, à la fois psychologiquement et techniquement. Le problème c'est de réussir à porter les techniques. Avant, on se croyait fort en cassant des briques. Mais comment réussir à frapper en situation réelle ? Bien sûr que le taekwondo est efficace ! Un coup de coude ou de poignet est très efficace, plus qu'un coup de pied d'ailleurs. Mais les pratiquants ne savent pas souvent le faire. On ne peut pas exécuter un double Pitchagui en combat rapproché réel. »

- Vous avez fêté le 30^e anniversaire de votre arrivée en France. Que ressentez-vous ?

« Je suis heureux. Mes élèves sont toujours là, surtout Bernard qui a été le premier et qui est toujours à mes côtés depuis trente ans. C'est formidable ! Grâce à vous, je me sens toujours vivant. »

- A 61 ans, quel est le secret de votre étonnante jeunesse ?

« Faire beaucoup l'amour (rire). Non, c'est grâce à mes élèves. J'ai passé toutes ces années auprès des jeunes. Et puis, j'ai veillé à garder la tête claire, à ne pas trop l'encombrer avec des pensées inutiles. Pas de business, pas de politique. Je ne me prends pas la tête. »

- Bon, maintenant parlons de choses sérieuses : le golf ! (rire)

« Ah, là, là... j'ai honte d'en parler. Quand j'étais jeune et que l'on me demandait mon dan, je répondais « je n'ai pas de dan ». Je n'avais pas honte. Mais aujourd'hui, quand on me demande mon handicap au golf, j'ai honte ! (rire) Je joue sérieusement, mais je ne progresse pas. Je ne stressais pas en taekwondo. Au golf, même tout seul, je stresse. »

- Quelle relation avez-vous avec votre maître, Me Park Hae-Man ?

« Je vais le voir chaque fois que je vais en Corée, c'est-à-dire au moins un fois par an. Nous dinons, nous parlons peu de taekwondo et beaucoup de la vie, des enfants... C'est un homme remarquable. Il est resté si jeune. Le taekwondo est toute sa vie. Il est comme un moine, complètement détaché du profit et des honneurs. Je l'admire beaucoup. Avec l'âge, c'est un modèle que j'aimerais suivre. »

(Propos recueillis par Eric Végas Dangla et Bernard Gaillard)

Ils parlent de Me Lee Moon-Ho...

Alain Mollé

(DTR Pays de la Loire, ancien médaillé d'argent des Championnats d'Europe)

« Maître Lee Moon-Ho a été mon entraîneur, dès mes débuts en 1979. J'avais 23 ans, j'arrivais du rugby (16 ans en D1) et je n'avais pas l'esprit art martial. Il avait également du mal à comprendre la mentalité rugby. Mais il a accepté de m'apprendre le combat (je ne voulais pas entendre parler des poumés)... et il m'a tout appris. C'est un super entraîneur. Un an après mes débuts, je gagnais la Coupe de France. Puis j'ai été 5 fois champion de France et vice-champion d'Europe. Je le lui dois. Au niveau combat, c'est le meilleur technicien au monde. Il sentait et vivait le combat comme personne d'autre. En dehors de cela, Me Lee est quelqu'un de très humain, un brave type, trop gentil même. J'estime qu'il n'a pas eu la place qu'il méritait dans le Taekwondo. »

Vu par Eric Végas Dangla

« Pour moi, Me Lee est un personnage à part. Ce n'est pas seulement quelqu'un d'exceptionnellement doué, mais également un très grand maître, plus qu'il ne veut bien l'admettre d'ailleurs. On le voit tout de suite à sa simplicité et à sa décontraction. Me Lee est très abordable, tout simple, ne demandant pas à être adoré comme une icône, mais juste un peu aimé. C'est le seul maître avec lequel il est possible de passer du stade de disciple à celui d'ami, sans le faire tomber de son piédestal. Il est par ailleurs très drôle.

Pourtant, lorsque je suis venu pour étudier auprès de lui, la première fois il a dit « non » ! J'ai dû insister pendant trois ans, presque tous les mois, pour qu'il finisse par accepter. A l'époque, j'avais, il est vrai, mauvaise réputation. Il a fallu un an de plus pour qu'il m'adresse la parole pendant le cours. Je pense qu'il voulait voir de quoi j'étais fait. Il m'a testé.

Le plus impressionnant chez Me Lee Moon-Ho, c'est sa façon de bouger. Il y a quatre ans, lors d'un stage, il m'a giflé le nez en Pandé Dolyo Tchagui et je n'ai rien vu venir. J'étais pourtant combattant et au mieux de ma forme. Je cherche encore la vidéo pour comprendre ce qu'il a fait. Si un lecteur la possède, je suis bien sûr intéressé... »



L'élève

Il a accepté spontanément de réaliser (avec la participation de Bernard Gaillard) le sujet sur Me Lee Moon-Ho, malgré un emploi du temps très chargé. Eric Végas Dangla tenait tellement à participer à l'hommage rendu au Maître. Ce grand gaillard – sans jeu de mot – de 33 ans (il est né le 5 décembre 1973, à Séville), marié et père d'une petite Andréa (2 ans), est élève de Lee Moon-Ho depuis 1998. Avant cela (à partir de 1988), il avait fait ses classes à Montréal, sous la coupe de

Me Yoon Oh-Jang.

Ancien compétiteur de bon niveau (3 podiums aux Championnats de France, le dernier datant de 1999, à Charléty, en N1 catégorie -84 kg), Eric Végas Dangla est très vite entré dans la filière formation, passant brillamment ses BE 1^{er} et 2^e degrés entre 2001 et 2003. Ce qui lui valut d'être aussitôt « recruté » par Michaël Aloisio et d'intégrer l'École Nationale des Cadres.

Son récent succès au concours du Professorat de Sport, qui fait de lui un fonctionnaire d'Etat, va changer l'orientation professionnelle de ce 3^e Dan, qui vient d'être affecté à la DDJS de Seine-et-Marne, à Melun. Mais rien ne changera dans sa façon de vivre le taekwondo, avec enthousiasme, générosité et cet immuable respect qu'il voue aux gens qui contribuent au développement du taekwondo.



Un site Internet : www.leemoonho.com